



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Lo No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARD

L'HERITAGE

d'UN
COMEDIEN
PAR
PONSON DU TERRAIL.

(Suite.)

Maintenant il descendait à pied, au travers du parc, donnait le bras à Héva.

La jeune fille fondait en larmes. —Chère Héva murmura le séducteur, je n'ai pas voulu vous laisser plus longtemps dans cette demeure aujourd'hui désolée pour nous. A ceux qui souffrent, il faut la fièvre du voyage. Nous allons en France, chère Héva ; car, en attendant l'heure où je pourrai, votre deuil fini, devenir votre époux, vous avez besoin d'un chapeau. Madame votre tante vous attend.

Héva prêtait l'oreille à la voix de Samuel et la trouva enchantée.

Et Déborah et Frantz avaient joué leur rôle de cousins avec un calme et un naturel qui ne laissaient rien à désirer.

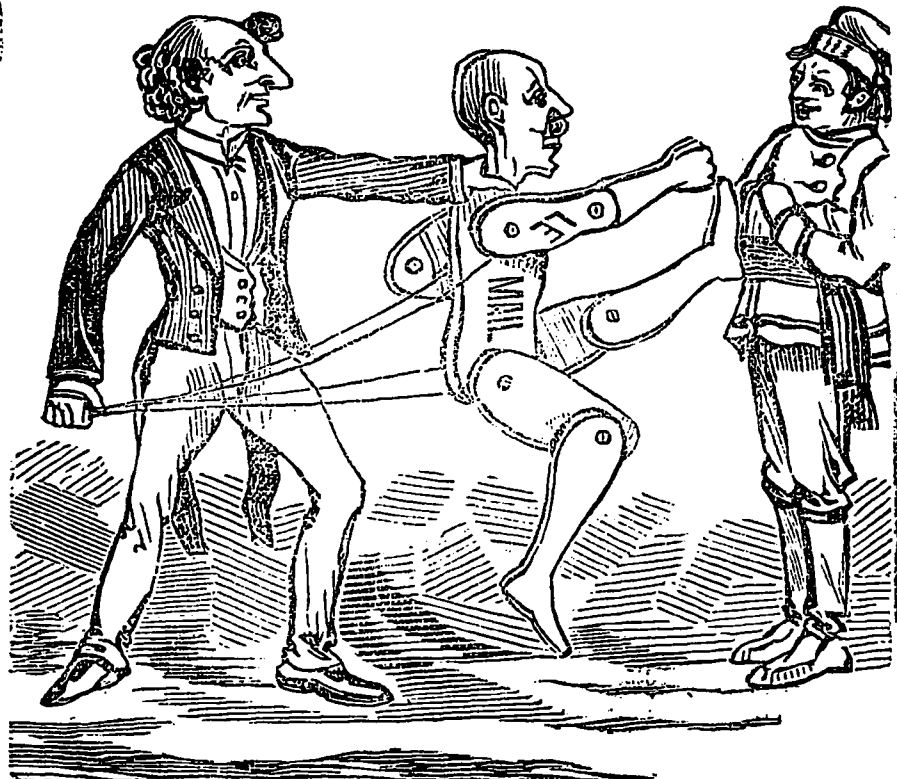
Ils s'en allaient à petits pas, la larme à l'œil, marchant devant Samuel. Le bon docteur suivait à distance, fumant un cigare et se frottant les mains.

Fritz était parti à cheval, deux heures auparavant, une bourse pleine d'or dans les fentes de sa selle.

La chaise de poste, qui, la veille, avait amené Samuel et ses compagnons, attendait au bas de la montée.

Le postillon était en selle, Goliath, toujours habillé en domestique, se prélassait sur le siège.

Un domestique du château deux chevaux en main.



JOHNY.—C'est bien v'nimeux mon pantin n'a plus l'air de lui faire peur.
LADEBAUCHE.—(au Mail).—Tu peux changer ta danse autant que tu voudras, nous savons bien que c'est toujours le même qui tire les ficelles

—L'un était pour le docteur, l'autre pour Samuel.

Frantz, Déborah et la blonde Héva montèrent dans la berline.

—Docteur, dit Samuel en mettant le pied à l'étrier, j'ai voulu faire la route à cheval, à la seule fin de causer avec vous.

Votre Seigneurie est très bonne.

—Bravo ! docteur. Seigneurie me plaît. Vous avez le respect du million.

—Surtout quand il est entre bonnes mains, ricana le docteur.

—Si nous allons en Italie, vous m'appellerez excellence.

—Bien volontiers.

—Et... en France ?

—Bah ! fit le docteur, on ne saurait jamais prendre trop de galons. Je vous ferai baron, à Paris. De qui voulez-vous descendre ? D'un comte Palatin ou d'un roi de Pologne ?

—Cela m'est égal.

On verra. Je vous trouverait peut-être une généalogie toute faite. On fait un si joli commerce de parchemins depuis quelque temps.

Le postillon fit claquer son fouet, et la berline s'ébraula.

Pendant dix minutes, le docteur à gauche, Samuel à droite, galopèrent aux portières.

—Mais, au bout de ce temps, ils se laissèrent distancer par la chaise de poste, se rejoignirent, rangèrent leurs chevaux côte à côte et se mirent à causer.

—Voyez vous, monsieur Samuel, dit le médecin, vous avez eu tort de mettre tout ce moule-là dans la confiance.

—Vous croyez ?

—Goliath est une brute, Frantz un garçon vulgaire.

—Quoi pensez-vous de Déborah ?

—C'est une belle fille qui vous aime avec furie et qui, en ce moment, se tient à quatre pour ne point étrangler Héva.

—Diable ! docteur...

—C'est enaueux, les femmes jalouses, et si, décidément, vous me faites l'honneur de m'attacher à votre personne...

—Comment donc !... mais c'est

chose faite, mon bon docteur !...

—Alors, je veillerai à ce que vous n'ayez pas d'ennuis

—Tenez vous à Déborah ?

—Je ne tiens à rien.

—Bravo ! demain vous quitterez Déborah, après lui avoir donné son collier et une centaine de louis.

—Et où irez vous ?

—En France, pardieu ! Si vous voulez vous amuser, c'est à Paris qu'il faut aller.

—Emmènerons nous Héva ?

—Peuh !... fit le docteur, qui sait si demain votre caprice existera encore ?

—Vous êtes le diable en personne, docteur !

Et Samuel eut un rire méphistophique.

que nous d'arriver... écoutez ! Samuel prêta l'oreille, et il entendit le galop précipité d'un cheval derrière lui.

Cheval et cavalier formaient une silhouette noire sur la route blanche de neige et ils semblaient précédés par un petit point rouge à re et lumineux.

Le cavalier tannait.

—Pardieu ! dit Samuel, si pressé qu'il soit, à moins qu'il ne soit mal élevé, il s'arrêtera.

Et, comme le cavalier arrivait près de lui et allait le dépasser, Samuel lui cria :

—He ! monsieur, seriez-vous assez aimable pour me donner un peu de feu.

Ce disant, il prit un cigare dans son étui et le mit à ses lèvres.

Le cavalier s'arrêta et rangea son cheval à côté de celui de Samuel.

La nuit était noire, assez pour que le visage du cavalier demeurât dans l'ombre, pas assez pour que Samuel ne pût reconnaître les bottes fortes, l'habit vert jaune et le chapeau ciré d'un courrier du grand duc de Bade, allant sans doute d'Ebberstein à Carlsruhe.

Le cavalier se pencha silencieusement, avançant la tête et le cigare.

Samuel se pencha également et appuya son cigare sur le cigare du courrier...

Mais, à la première aspiration, un reflet rougeâtre éclaira le visage du courrier et Samuel jeta un cri et fit un tel soubresaut sur sa selle que son étrivière cassa, et que, perdant l'équilibre, il tomba de cheval.

Le courrier jeta de l'éperon et repartit au galop.

Il était loin déjà lorsque Samuel se releva pâle et frémissant :

—Mais qu'avez-vous donc ? lui dit le docteur ; que vous est-il donc arrivé ?

—C'est mon père ! murmura Samuel, d'une voix étranglée.

Et il désignait de la main le courrier qui disparaissait dans les ténébres.

—Vous êtes fou ! répondit le docteur.

—Je vous dis que c'est mon père ! s'écria Samuel, qui tremblait de tous ses membres.

—Et moi, fit le docteur, je vous répète que vous êtes fou ! Votre père est mort et il dort son éternel sommeil dans la chapelle mortuaire de Kurbsheim...

VII

Cependant, le jeune Fritz allait atteindre les portes de Heidelberg.

Fritz avait dix-neuf ans ; il était blond, légèrement pûte et fort mauvais écuyer.

On lui avait donné, à Kurbsheim-